

Jour Un

Dominique Blondeau

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15054ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blondeau, D. (1992). Jour Un. *Moebius*, (54-55), 89–94.

JOUR UN*

Dominique Blondeau

Assis à mes côtés, Luc m'avait demandé ce que, pour moi, signifiait le dimanche. J'avais tourné la tête. La rivière, à nos pieds, allait son chemin écumeux. Admirant la moitié du visage de Luc, je m'étais dit que l'arête de son profil et l'eau bondissante se ressemblaient. À ces angles de chair, au tumulte de la rivière, j'associais certains dimanches de ma vie.

Il avait mentionné qu'il regrettait les dimanches de son enfance, chez sa grand-mère. Je m'étonnais. Il me semblait que la rivière chahutait davantage; elle se moquait un peu de Luc. En face, des peupliers se balançaient nonchalamment, comme pour me donner raison. J'avais répondu qu'aucune grand-mère ne partageait mes dimanches. Ni mère ni père. Ni eau joyeuse, ni arbres réconfortants. J'avais nourri mon corps et mon cœur de l'outrance du soleil, de la brûlure du sable et de la pierre. D'un ton presque sec, j'avais conclu : «C'est mieux ainsi!»

Les doigts chauds de Luc avaient effleuré mon bras; je m'étais calmée. Les dimanches de mon enfance sentaient bon le miel, le jasmin, la menthe. Sur mes lèvres, le suc amer des lauriers roses; à mes narines, le parfum suave des orangers bordant les avenues. À Marrakech. Les jacarandas

fleurissaient, bleus. Étonnamment bleus. Les eucalyptus aux feuilles oblongues retenaient la pureté de l'air. À Rabat.

«Mais pourquoi, m'étais-je écriée, pourquoi revenir constamment à l'enfance?» Je déversais sur Luc une rancune attisée par la nostalgie de ce temps qui n'aurait plus cours. J'avais ramassé une brindille morte. Je la brisais, la lançais dans la rivière. Ses bouts s'étaient éparpillés. Une fois encore, je me calmais.

Je me remémorais la douceur du passé, ses silences. Une enfant, une adolescente demeuraient, légers fantômes, au bord d'un champ d'alfas, de sarrasin. Au bord d'une piste de sable ou de calcaire, elles hésitaient puis, avançaient, le rêve d'une oasis au fond de leurs yeux. Pourquoi la mémoire douteuse les aurait-elle dérangées?

J'avais parlé haut et fort, serré les poings. Luc s'était rapproché de moi; son bras, entourant mes épaules, m'étouffait. J'avais éteint un cri, baissé la tête. Démunie du présent, il me fallait conquérir des jours révolus, habités d'une enfant, d'une adolescente.

Comment dire à Luc l'emprisonnement des épaules dans l'étreinte d'un bras amoureux? Le convaincre de la fragilité humaine, quand la faim de tout ce qui manque et creuse le vertige sur le ciel, sur le sol, fait gravir la pente des collines jusqu'au point où il faut redescendre? J'avais souhaité un dimanche serein, avec Luc. L'eau de la rivière déferlait, les peupliers, en face, s'agitaient. Trop bruyamment, il me semblait.

M'étant levée, j'avais échappé au bras de Luc. La douceur de mes doigts, caressant son front, l'avait fait sourire. Je murmurais que l'austérité de ma jeunesse m'avait privée de l'insouciance. Je soupirais : «Une grand-mère, peut-être, aurait su m'écouter...»

Luc avait enchaîné : «Mais tes dimanches?» Je fronçais les sourcils. Ne lui avais-je pas décrit l'océan et ses vagues? Elles heurtaient de plein fouet les rochers noirs sur lesquels je m'aventurais. C'était là, un autre bord de la terre. Penchée vers Luc, je l'avais supplié : sur ses lèvres, le temps s'engluerait d'un brouillard poisseux. Puis, m'intéressant au cours tapageur de la rivière, une joie indicible m'avait

gagnée. Le soleil transformait l'eau en mica moiré, recouvrait les peupliers d'une pellicule métallisée.

Partager avec Luc l'indolence de ce paysage secourable. Mais comment exprimer ce que nous ressentons, trop tard? Un mirage se jouait de moi. À l'orée d'un fleuve, une ville flottait au-dessus d'une vallée. C'était le matin. La lumière apparaissait dans le ciel, ambre jusqu'à ce que le bleu éclate, partout. Elle crépitait sur les hautes murailles, sur les terrasses, sur les grands palmiers. Immobile, je regardais la ville magique peuplée d'hommes, de femmes, d'enfants. Je pensais que des esprits surnaturels éveillaient les bruits familiers de la vie : rires des enfants, chants des jeunes femmes. De l'eau du fleuve, naissaient toutes les promesses de la journée à venir.

J'étais venue d'ailleurs et le destin m'avait prêté Luc. Il minait mes secrets de ses impatiences, me reprochait de parler par énigmes. C'était peut-être vrai. En moi, montait la voix lancinante du muezzin, la prière incantatoire. En moi, vibrait le rythme sans cesse improvisé de la musique andalouse. De la lente mélopée arabe. Luc se trompait : rien, jamais, n'est dit, tout à fait.

J'essuyais des larmes qui pointaient sur mes cils. Des images éblouissaient ma mémoire. Volubile, je racontais à Luc les plages sauvages où je rejoignais Tahar et Michel. Mounia. Nos regards, enfin, se rencontraient. Timides et rieurs. La rivière et les peupliers devaient m'écouter.

Les plages nous recevaient le jour à peine levé. Me suis-je attardée sur le soleil fantasque? Nous courions jusqu'à la terrasse d'un café maure, nous le voyions suspendu entre les palmiers qui se teintaient d'un vert foncé, presque noir sur fond de ciel orange ou rose. Le caquètement des cigognes nous parvenait; les voix criardes des montagnards, dans le café maure. L'odeur du thé à la menthe, des beignets gras, celle plus âcre du kif nous alléçait.

À Luc, ai-je confié l'abondance des parfums? Dispersées, les senteurs... Dans les venelles de la médina, dans les ruines de sites, autrefois fabuleux. Partout, je me faufilais, de crainte que le lendemain ne me prenne la veille. D'un bond, Luc m'avait rejointe. Il ne supportait plus mes rêveries, clamait-il. «Tu me caches tes dimanches à la plage...»

J'avais sursauté. J'aurais dû éclater de rire, rassurer Luc. «Tu sais, les plages sont les mêmes...» La mémoire se rebellait; elle combattait la banalité dont je me servais pour plaire à Luc. La mémoire et Luc exigeaient.

Ils étaient sur un autre bord, Tahar et Michel. Mounia. Celui du friable. Je les regardais. Nous allions nous perdre au centre d'une guerre impitoyable. De le savoir m'aidait à me détacher d'eux. Bord d'un champ de sarrasin, d'alfas; bord d'une piste de sable ou de calcaire; bord de la terre et de l'océan. La fureur des vagues évoquait un champ de bataille. Tahar et Michel, Mounia, m'avaient demandé à quoi je rêvais. Je ne pouvais répondre. La guerre est un cauchemar et non un rêve. Ils m'entouraient et dansaient. L'écho de mon prénom échouait dans mes oreilles. «Jour Un... Jour Un... rejoins-nous, ne sois pas triste...» Je levais le front vers le ciel uniformément bleu, je me heurtais à la courbe d'un horizon rassurant; pas un nuage ne l'altérerait jusqu'à l'automne. De voir si loin me faisait frémir. Des hommes, j'ai tant redouté. Comment recréer pour Luc la contradiction de nos sentiments : amour et haine, méfiance et complicité. Ils ne s'étaient jamais expliqués là-dessus, Tahar et Michel. Mounia, moins encore.

J'avais espéré que le pain, l'eau et les fruits partagés suffiraient à nous unir. Quand l'entrée de la médina m'avait été interdite, je clignais des yeux pour mieux voir. Tahar et Mounia me tournaient le dos. Michel avait disparu.

L'émotion m'empêchait de poursuivre. J'en voulais à la mémoire, à Luc de tant demander. Impatient, il avait marché jusqu'à la ligne boueuse de la rivière, lancé des cailloux que l'eau avalait. J'aurais pu ramener Luc à plus de curiosité, je comptais les cailloux...

Lui dépeindre les yeux des femmes, seul point de mire dans leur visage voilé. Intensité de l'iris noir ou vert. Les touristes y lisaient de la sensualité, j'y devinais une lassitude incommensurable. Mounia m'avait fait part de la tricherie que son regard exhibait, il sauvegardait les apparences.

Je ne pouvais nourrir les illusions de Luc. La plage et les femmes musulmanes. Les corps se tassaient, se ratatinaient sous la djellaba; le vent, collant le vêtement sur la

peau, interdisait davantage. Commenter l'histoire d'un paysage, cela se pouvait; mais les êtres, les femmes en particulier? J'étais reine parmi elles; j'avais commis l'erreur de me croire l'égale des hommes.

Luc se tenait très droit devant la rivière. Je ne sais s'il entendait le fracas de l'eau sur les pierres, le chuintement du vent dans les peupliers. Dans une flaque de soleil, sa blondeur illuminait; elle me surprenait, comme une première fois.

Je ne savais rien des cheveux dorés, de la clarté des regards. Les yeux verts des femmes s'exaltaient du cuivre de la peau, de l'indigo de la chevelure. Entièrement sombre des hommes. Que dire de l'ombre naturelle des femmes rasant les murs déjà ombrés? Qu'elles s'obombrassent? Mounia était de celles-là quand, la nuit tombée, elle cognait à la porte de ma maison. «Jour Un, c'est moi... Jour Un, ouvre!»

Jour Un! Dominique! Dimanche!

Luc criait plus fort que la rivière, les peupliers. J'en étais affligée. «Tes dimanches sont banals! Je serais mort d'ennui avec toi!» Je me gardais de le détromper. Je cherchais la brindille brisée en morceaux : nous avions dû la piétiner. J'appelais : «Grand-mère!» Ahuri, Luc me contemplait. J'insistais : «Dimanche! Jour Un!» Il avait eu peur. Une peur d'homme ne sachant rien de la différence, de l'étrangeté. Je n'avais fait aucun effort pour lui expliquer, le retenir. Une rivière au cours échevelé, des peupliers diserts nous avaient distraits.

Luc s'était fondu dans la campagne; sa silhouette, amincie. Je grimpais sur un monticule de pierres. Mes mains en porte-voix, j'avais protesté : «Luc! je dois t'apprendre une chose importante!» M'avait-il entendue? Ni Tahar ni Michel, Mounia, moins encore, ne m'auraient abandonnée à une identité qu'ils auraient ignorée. Ils m'avaient quittée pour ne pas me tuer, la guerre oblige tant de fratricides!

J'étais descendue du monticule de pierres. Je gémissais : «C'est mieux ainsi...» Depuis le début de ce dimanche, une grand-mère improbable nous avait divisés.

Je m'attarde dans ce lieu reposant. La rivière coule son train d'eau dominical, les peupliers, en face, fredonnent leur venteuse rengaine. Immuable, la mémoire!

* En arabe, le prénom *Dominique* se traduit : *Jour Un*.